

« Rodrigues, as-tu du cœur ? »

Tout le monde n'a pas eu la chance de divorcer. Une séparation, c'est un peu comme une rupture temporelle dans la spirale de la vie. Les événements se bousculent à une vitesse vertigineuse, le vrai visage de l'autre se révèle, montre sa face cachée où l'égoïsme, l'avarice, la mauvaise foi se rencontrent, puis vient la solitude, terrible, implacable. Avec un enfant de trois ans, on se sent si fragile qu'un coup de vent pourrait nous faire vaciller. Je me retrouve seule à trente-cinq ans avec ma fille Paloma. Je me retrouve face à moi-même. Difficile de se mentir. Tout devient si compliqué, la garde de l'enfant, la justice, le quotidien. Un sentiment d'impuissance terrible envahit mon cœur. Je me sens ballottée par les flots, en pleine bourrasque maritime lorsque les vents terribles font ployer le mât du navire. Je pourrais désirer garder la tête hors de l'eau. Simplement survivre au milieu de cette tempête tel le voyageur qui affronte les éléments déchaînés. Au lieu de cela, je préfère me prouver que je suis capable de faire face à ce défi. Prouver à mon enfant que je suis capable de s'occuper d'elle, de vivre comme si ce cyclone n'affecte pas nos vies. Je me sens guerrière protectrice, une louve pour ma fille. Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres encore, je décide d'emmener ma fille en vacances. Mais où emmener une enfant de trois ans ? Les villes qui m'attirent me semblent inaccessibles. Prague, Florence, Londres attendront que Paloma grandisse. Visiter une ville européenne, admirer les chefs d'œuvre, flâner dans les ruelles d'une ville moderne ou médiévale ne me paraissent pas envisageables. Je commence à établir la liste de mes besoins et des capacités de ma fille. La première s'allonge chaque jour, la seconde est bien mince.

Tout d'abord, il faut bien me l'avouer, j'éprouve intrinsèquement le besoin de fuir la foule. Quitte à être seule, autant l'être vraiment. On se sent trop isolée entourée d'inconnus dans une grande ville. La campagne alors me paraît une option envisageable. Paloma serait ravie de découvrir les animaux de la ferme. Mais je n'apprécie pas beaucoup la ruralité que j'associe – à tort et très injustement certainement - à la rusticité et à la rudesse. Je ressens le besoin de douceur, après toutes ces épreuves. « De la douceur avant toute chose », écrivait Verlaine, un de mes poètes préférés parce qu'il savait traduire la poésie du monde sans être hermétique. Oui, de la douceur. Nous en avons bien besoin toutes les deux.

En me promenant dans Nîmes avec Paloma, je jette des coups d'œil furtifs aux agences de voyage et réfléchis à mon projet. Un après-midi d'avril, nous voilà assises à la terrasse d'un glacier situé place du Marché. Paloma, ravie, déguste sa glace au chocolat et babille. Je l'observe, attendrie. Nous terminons notre glace et Paloma court embrasser le crocodile de la fontaine. Elle est ravie de pouvoir l'atteindre. La destination, encore imprécise, jaillit comme

une évidence dans mon esprit. Il nous faut de l'exotisme. Partir loin, bien loin pour oublier, pour découvrir d'autres rivages. Bien sûr, ce sera une île !

Deux mois plus tard, les valises sont bouclées, Paloma tout excitée court d'une valise à l'autre, en chantant des comptines. Elle est si petite qu'elle se cache sous des vêtements. Dans la valise, des tee-shirts, des shorts, des robes d'été, des tongs. Et bien sûr de la crème solaire haute protection. Nous partons à Rodrigues. Loin, très loin de notre quotidien, sous d'autres tropiques. Une île préservée, peu touristique, offrant de belles plages, mais sans danger, je ne suis pas une aventurière. L'île Rodrigues m'a semblé un juste milieu pour toutes les deux, une île ni déserte ni surpeuplée, où l'on parle français – les langues n'ont jamais été mon fort- et des paysages de rêve.

Ma petite fille pleure au décollage, le bruit des réacteurs l'effraie, elle serre très fort ma main, s'endort rapidement et se réveille juste avant l'atterrissage. Une navette nous attend à l'aéroport. Pour Paloma, l'aventure commence. Elle observe de ses grands yeux verts les autres touristes déjà installés dans la navette. Je souris en admirant le paysage qui dévoile déjà sa beauté. La route longe le littoral. La mer à perte de vue est d'un bleu outremer. Le chauffeur a mis une radio locale aux sonorités exotiques et entraînantes. La route un peu abîmée, accentue la sensation de dépaysement. Paloma rit aux éclats à chaque passage sur un nid de poule, et il y en a quelques-uns. Les passagers rient de l'entendre rire. Tout ce petit monde, fatigué par les épreuves du voyage, a hâte d'arriver à l'hôtel. La navette s'arrête enfin et nous descendons. Dès que je pose le pied au sol, je sais que j'ai fait le bon choix. La brise marine mêlée à la chaleur caresse mon visage et mes cheveux auburn flottent dans le vent. Notre logement nous paraît fantastique à toutes les deux. C'est un bungalow qui surplombe la mer. Un peu vieillot, certes, cela rajoute du charme. L'intérieur meublé simplement – un bureau, un lit, une commode – semble d'une autre époque. Une terrasse agrémentée d'une petite table et de deux fauteuils complète le logement. Nous avons fait un bond dans l'espace et dans le temps. J'inspire profondément et l'air marin me revigore. Ces derniers mois, je me suis souvent sentie en apnée et poussais de longs soupirs. Là, je revis.

- Maman, on va à la plage, dis oui, maman, dis oui ! s'écrie Paloma.
- Excellente idée !

Nous abandonnons nos valises dans le bungalow et prenons le chemin de la plage. Il est en pente, étroit, rocailleux, bordé de part et d'autre par des bougainvilliers touffus dont les fleurs d'un rose vif semblent indiquer le chemin. Arrivées à la plage, nous avons le souffle

coupé face à l'extrême beauté qui frappe nos yeux. L'eau d'un bleu lagon paraît d'une pureté rare, si transparente que nous apercevons quelques bancs de poissons colorés. Les embruns effleurent nos visages. Paloma pousse des cris de joie. Son premier réflexe est d'enlever ses chaussures. Elle les lance le plus loin qu'elle peut du rivage. Elle court au bord de l'eau, et ses petits pieds laissent des empreintes que les vagues viennent lécher aussitôt après son passage. Je l'imiter et la rejoins. Marcher pieds nus sur le sable fin, marcher sans but et sans souci, c'est la liberté. Une barque échouée sur le sable, d'un bleu passé, semble nous attendre. Paloma grimpe dans la barque tout heureuse de vivre une telle aventure. J'observe le large trou dans le fond de la barque mais n'en souffle mot à Paloma. Depuis la barque, à trois mètres peut-être du rivage, nous avons l'impression de naviguer, de dominer les flots, d'être les aventurières des temps modernes.

Le temps s'écoule à un rythme différent sous les tropiques. Il est déjà l'heure de dîner. Nous nous rendons au restaurant de l'hôtel, abrité par une immense structure en bois qui ne dénature pas le paysage. Au pieds des poutres, des hibiscus, roses, jaunes, rouge vif. Les yeux de Paloma s'écarquillent en apercevant les plats. Du poulpe grillé, des plats en sauce, en daube, des viandes grillées à foison. Pour les desserts, pudding de maïs, gâteau de manioc et de patate douce, des papayes orangées, des mangues. Nos papilles gustatives savourent avec contentement ces délices. Cette nuit-là, Paloma a dormi d'une traite, pour la première fois depuis la séparation de ses parents.

Pour notre premier jour complet sur l'île, j'ai opté pour une promenade avec un guide. Il s'appelle Simon. De type métisse, la vingtaine athlétique, les yeux en amande, Simon arbore un large sourire en nous apercevant. Paloma se sent immédiatement en confiance, et tous les trois nous escaladons quelques rochers avant de continuer notre chemin à travers des sentiers boisés. Quelques oiseaux sifflotent à notre passage comme pour nous saluer. Nous marchons ainsi une bonne heure. Paloma ne se plaint pas d'être fatiguée. Nous parvenons à la fin du sentier. Comme s'il ouvrait le rideau d'un théâtre, Simon soulève quelques branches et s'arrête. Bouche bée, je contemple du haut de la colline la plage de Trou d'argent. Les vaguelettes miroitent de mille feux, la plage de sable blanc est déserte. « L'eau est un peu fraîche car nous entrons dans l'hiver, mais si vous le souhaitez, vous pouvez vous baigner », dit Simon. Alors nous descendons du haut de la colline, Paloma enlève à la hâte son short et pénètre dans l'eau salée. J'ai pensé à mettre les maillots de bain sous nos vêtements. Je rejoins ma fille. Simon s'assoit sur un rocher pendant que nous savourons l'instant présent. Paloma saute dans l'eau, crie de joie, tente de nager, s'accroche

à mon dos, et nous avons toutes les deux le sentiment d'être seules au monde dans un univers bienveillant. La baignade dans cette eau argentée nous transfigure. Paloma m'embrasse sur la joue, d'un baiser un peu baveux et salé, que je n'oublierai jamais. Puis nous nous asseyons nous aussi sur un rocher pour sécher un peu avant de repartir avec Simon vers la plage Saint François, une longue plage bordée de filaos qui s'étend à perte de vue.

Pendant que Paloma commence patiemment la construction d'un château de sable, Simon et moi discutons un peu. J'apprends ainsi qu'il gagne très peu d'argent mais qu'il n'en a cure. Il est heureux sur son île. En mon for intérieur, j'éprouve de la honte en songeant à ce que je considère comme des déboires financiers, les frais d'avocat, mon salaire moyen. Je me sens étriquée. Pour Simon, je dois être très riche. J'ai puisé dans mes maigres économies pour partir aussi loin. Simon n'a probablement aucun argent de côté. Il m'apprend qu'il n'a jamais quitté son île. J'ai dépensé mes deniers pour une semaine à Rodrigues. Tout en conversant avec lui, je l'observe. Je sens qu'il est pur de cœur, et cette pensée m'étonne moi-même, moi qui tente de ne pas juger autrui à son apparence. Mais chez Simon, ce n'est pas son physique qui le rend si différent des hommes que j'ai pu connaître, c'est une forme d'honnêteté et de simplicité que je n'ai jamais rencontrées. Je surveille ma fille qui gazouille sans cesse. Là aussi, quelque chose a changé. Paloma est une enfant introvertie. A Rodrigues, elle parle, elle chante, elle se laisse porter par les Rodrigaises. Deux jours sur cette île et ma fille est métamorphosée. Me revient alors en mémoire un conte que j'ai lu dans mon enfance. Un prince et une princesse demandent conseil à un vieux sage pour être heureux toute leur vie. Le sage leur conseille de partir à la recherche d'un couple heureux, et de lui demander un morceau de chemise, en guise de talisman. Ils rencontrent des personnes à qui il manque toujours quelque chose pour être heureux. Enfin, ils rencontrent un couple entouré d'enfants. L'homme joue de la flûte et les enfants dansent. Quand le prince demande à l'homme un morceau de sa chemise, l'homme rit aux éclats car il n'en a pas. En regardant Simon revêtu d'un vieux tee-shirt élimé, je me dis qu'il pourrait jouer le rôle du berger. Il possède le secret du bonheur et il inspire confiance. En fin d'après-midi, Simon nous ramène à l'hôtel, épuisées, heureuses, sereines. Peut-être que Simon nous a offert un morceau de la chemise qu'il ne possède pas.

Les jours suivants s'écoulaient trop rapidement à mon gré. Entre les promenades à la plage, les repas au restaurant et l'aire de jeux pour les enfants, les heures s'égrènaient au rythme des secondes. Le soleil se couche vers dix-huit heures ce qui semble terriblement tôt aux touristes, mais Paloma est heureuse de vivre en harmonie avec le soleil. Elle me l'a

dit avec ses mots d'enfants : « Ici, il fait nuit juste au moment où j'ai sommeil. Et quand je me réveille, le soleil est déjà là ! Et moi je suis contente de le retrouver ! » S'il y a un mot qui exprime ce séjour, c'est l'harmonie. Harmonie de la nature qui offre ses richesses à celui qui peut les percevoir, harmonie des hommes et des femmes qui ont l'air de vivre dans une société si différente, harmonie des couleurs enfin, le tout baignant dans une atmosphère presque irréelle. Les vers de Baudelaire résonnent en moi,

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,

Luxe, calme et volupté. »

J'ai beau me dire que le pays idéal n'existe pas, une petite voix me souffle que j'ai tort. Qu'ici, la beauté des âmes s'allie à celle de la nature. Pour la première fois depuis longtemps, je n'ai pas pensé à mon ex-mari. Je vis pleinement chaque instant, et les pensées parasites et paralysantes ont disparu.

Le dernier jour, le cœur un peu triste et lourd à l'idée de quitter cette île, je propose une dernière promenade à la plage à Paloma, qui accepte aussitôt. Nous nous dirigeons vers le chemin qui descend à la mer, lorsqu'un chant mélodieux, accompagné d'une flûte et d'un tambour, vibre dans l'air. Nous reculons de quelques pas. Depuis la plage, une cinquantaine d'hommes et de femmes grimpent sur le sentier, les hommes portent un chapeau tressé, les femmes des couronnes de fleurs. Certains tiennent un filet de pêche tendu, et tous mêlent leurs voix au son des instruments. Les femmes, un peu lourdes mais gracieuses, les hommes sveltes, avancent lentement. Ils passent devant nous sans nous accorder un regard. Ils chantent et sourient, comme envoutés. La procession s'achève. Je n'ai pas réalisé que des larmes ont perlé de mes yeux. Des larmes d'une émotion autre que la colère ou la rancune. Des larmes qui surgissent de très loin, d'un monde où les hommes vivent en harmonie avec la nature, la respectent et la vénèrent. Des larmes de tendresse, de joie, d'amour. Ma fille me regarde avec inquiétude : « Maman, pourquoi tu pleures ? » Je tente de lui expliquer que les larmes n'appartiennent pas seulement à la tristesse, mais les mots pour le dire ne me viennent pas facilement. Je sèche mes larmes et lui réponds simplement : « Je t'aime, Paloma. Je serai toujours là pour toi. » Et en prononçant ces paroles, j'ai le sentiment que mes mots se gravent dans le marbre et dans l'esprit de ma fille. Comme s'ils scellaient nos existences à tout jamais, dans ce paradis du bout du monde. Nous descendons à la plage, empruntant le chemin dans le sens exactement inverse de la procession. Sur la plage, il n'y a pas de traces de pas, comme si le vent les a effacées. Je ne peux m'empêcher de penser

que ces hommes et ces femmes, si beaux et si vigoureux, viennent de l'océan, tout en me traitant secrètement d'imbécile.

De retour à l'hôtel, je cherche à savoir en quel honneur a eu lieu la procession. Mais personne ne l'a vue. Je me demande si je n'ai pas rêvé. Mais Paloma me démontre le contraire ; « Maman, tu me fais une couronne de fleurs comme les dames de ce matin ? » Il y avait donc bien eu une procession et nous sommes les seules à l'avoir vue. Pourtant, en haut du sentier, il faut passer par l'hôtel pour sortir. Comment est-ce possible que personne d'autre ne l'ait vue ? Et pourquoi n'y a-t-il pas de traces de pas sur la plage ? Pourquoi personne n'est en mesure de m'expliquer de quoi il s'agit ? Est-ce que nous avons été les témoins d'une cérémonie étrange et interdite ? Je n'ai aucune réponse et me sens profondément troublée.

Le lendemain, nous nous réveillons très tôt pour nous rendre à l'aéroport. Personne ne parle ni ne rit comme à l'aller. Le soleil se lève à peine. Paloma a décidé de poursuivre sa nuit et se love contre moi. Le paysage défile, les manguiers et les cocotiers longent la route. J'aimerais me rendormir moi aussi, mais je ne veux pas manquer les derniers images de Rodrigues. J'admire la beauté farouche de cette petite île des Mascareignes, veux l'emporter avec moi. Au moins en conserver un petit morceau. Un tout petit morceau. Alors je repense au conte de mon enfance et au berger qui n'a pas de chemise. Je conserverai dans mon cœur ces moments de bonheur intense, de complicité avec ma fille, de communion avec la nature. Je me dis que cela vaut bien mieux qu'un petit bout. J'emporte tout avec moi, les odeurs, les saveurs, les sons, la lumière, cette lumière tropicale si intense, le miroitement du soleil sur les vagues, le sourire de Simon.

De retour dans notre appartement de la rue Emile Jamais, je veux faire un peu de rangement. J'avise un livre qui dépasse un peu, le remets en place, puis, incrédule, le reprends dans mes mains. C'était *Voyage à Rodrigues* de Le Clézio. Incroyable. Je ne me souviens pas de l'avoir acheté. Je le dévore le soir même. Je m'arrête longuement sur ce passage : « En aucun autre endroit du monde cette heure ne m'a semblé plus précise : un basculement quotidien vers l'autre monde, vers l'autre versant de la réalité. La brûlure intense du soleil cesse d'un coup, la lumière s'éteint comme une bougie qu'on souffle, et l'on sent le froid de l'espace. » Et si c'était l'explication de la procession ? Un autre versant de la réalité ? Je tente d'éloigner ces explications peu conventionnelles mais mon esprit y revient sans cesse. Mon côté rationnel me dicte qu'il y a forcément une explication. Pourtant je sais que quelque chose en moi a changé. Ou plus exactement que je suis revenue changée.

En mieux. Plus forte, plus heureuse, plus confiante en la vie. Désormais je vivrai plus légèrement, plus intensément, plus profondément. J'ai l'impression que le monde m'appartient, que je peux le tenir de mes mains, comme Atlas. Je pense également que jamais je n'aurais ressenti toutes ces émotions si je n'avais pas divorcé. Peut-être que j'exagère. Peut-être ai-je raison. Je sens sans oser me l'avouer que j'ai rapporté de Rodrigues un bien précieux, le sentiment de la joie ainsi qu'un petit bout d'éternité indéfectible qui nous reliera, ma fille et moi, tout au long de notre existence.